

Retrouver le grain de Gerda Taro

Les images de la première photographe de guerre, morte en 1937 en Espagne, ont captivé Serge Mestre. Elles l'ont conduit sur ses traces, et à écrire « Regarder »

ZOÉ COURTOIS

Serge Mestre aime les personnages qui n'ont pas froid aux yeux. Fils de combattants républicains et réfugiés politiques, il a fait des héros suppliciés de la guerre d'Espagne (1936-1939) le cœur de ses derniers romans. Dans *Ainadamar. La fontaine aux larmes* (Sabine Wespieser, 2016), il s'attachait à faire le portrait de Federico Garcia Lorca (1898-1936). Le grand dramaturge et poète fustigeait ouvertement les exactions commises par les membres de la garde civile et, dès 1927, racontait dans un sombre poème (*Complainte de la garde civile espagnole*) leur arbitraire et violente mise à sac d'une ville en fête. Une bravade, entre d'autres, qui ne lui serait pas pardonnée: fusillé par les autorités un mois après le coup d'Etat franquiste, son corps n'a jamais été retrouvé.

Or voilà, Serge Mestre aime écrire à partir de photographies. S'abîmant dans la contemplation du papier glacé, il y trouve matière à « donner chair, donner corps, donner littérature » aux fantômes du passé auxquels s'attachent les travaux des historiens ou des biographes. C'est en cherchant un portrait inédit de Garcia Lorca pour *Ainadamar* qu'il s'est



Gerda Taro pendant la guerre d'Espagne. Photo de Robert Capa. ROBERT CAPA/2001 BY CORNELL CAPA/MAGNUM PHOTOS

contenu de cette valise: près de 4500 négatifs documentant la guerre d'Espagne.

« Des clichés qui, explique le romancier au « Monde des livres », ont été perdus il y a près de quarante ans et qui, après un itinéraire rocambolesque entre les mains des diplomates dans le but d'échapper à la censure franquiste, ont été retrouvés dans cette valise, au Mexique, en 2007. » La découverte est inestimable: il s'agit de la somme de plusieurs mois de travail en Espagne des photographes Gerda Taro (née Gerta Pohorylle, 1910-1937), Robert Capa (né Endre Friedmann, 1913-1954) et David Seymour (1911-1956), également connu sous le pseudonyme de Chim. « C'est la naissance du genre de la photographie de guerre », s'enthousiasme Serge Mestre.

Parmi les clichés des guérilleros lisant des magazines de mode et ceux des colonnes de civils fuyant les troupes de Franco se trouvait, comme attendu, le visage juvénile de Lorca. Mais c'est une autre image, celle d'un couple, qui attire l'attention du romancier. Yeux mi-clos dans le soleil poudré d'un après-midi parisien, Gerda Taro se dérobe nonchalamment au regard amoureux de Robert Capa, comme à l'objectif de leur ami Fred Stein (1909-1967), qui les photographie. Serge Mestre est tout de suite captivé par cette femme farouche se dérobe nonchalamment au regard amoureux de Robert Capa, comme à l'objectif de leur ami Fred Stein (1909-1967), qui les photographie. Serge Mestre est tout de suite captivé par cette femme farouche se dérobe nonchalamment au regard amoureux de Robert Capa, comme à l'objectif de leur ami Fred Stein (1909-1967), qui les photographie. Serge Mestre est tout de suite captivé par cette femme farouche se dérobe nonchalamment au regard amoureux de Robert Capa, comme à l'objectif de leur ami Fred Stein (1909-1967), qui les photographie.

EXTRAIT

« Dans le noir. On entend simplement les bruits. Les voix. Les frémissements. On discerne des frémissements déçus. La main cherche, tâte un peu partout autour d'elle, ne trouve pas l'appareil à desserrer la pellicule. Il est là, chuchote la voix masculine. La bouche émet un sifflement ténu. Maintenant, les doigts s'effleurent. L'objet passe d'une main dans l'autre. Merci, susurre la voix féminine. Le film extrait de son boîtier, on coupe l'amorce. Les ciseaux sont ici, tiens, souffle la voix masculine. Bruissement des lames. Le ruban de celluloid s'engage parfaitement dans la spire, glisse à son terme. On le range au fond de la cuve à développement. Même procédé, un second vient rejoindre. Je ferme la cuve? s'assure la voix féminine. Oui, acquiesce la masculine. »

REGARDER, PAGE 105

Une photo attire l'attention du romancier. Yeux mi-clos dans le soleil poudré d'un après-midi parisien, Gerda Taro se dérobe nonchalamment au regard amoureux de Robert Capa, comme à l'objectif de leur ami Fred Stein

rendu en 2013 à l'exposition « La Valise mexicaine. Capa, Taro, Chim », au Musée d'art et d'histoire du judaïsme, à Paris. Pour la seconde fois seulement en France était rendu public l'incroyable

Une vision si singulière



GERTA POHORYLLE AIMAIT LES PAILLETES DU CINÉMA AMÉRICAIN et avait le sens du commerce.

L'un, explique-t-elle un jour à son compagnon, avec qui elle cosigne certains clichés, ne va d'ailleurs pas sans l'autre. Parvenant à le convaincre qu'un peu de glamour new-yorkais servira leur talent, la voici donc qui leur forge des « pseudonymes américains ». Une riche idée: si Gerta Pohorylle et André Friedmann étaient cantonnés aux clichés touristiques des berges parisiennes, Gerda

Taro et Bob Capa, eux, deviennent les nouvelles coqueluches des agences de presse. Et sont bientôt envoyés documenter la guerre d'Espagne (1936-1939).

C'est ce regard perspicace et moderne que Gerda Taro plaçait sur toute chose qui, plus que le récit des épisodes de la vie de celle-ci, fait l'objet et l'intérêt de *Regarder*, roman biographique. Dans ses meilleures pages, l'écriture même de Serge Mestre est comme imprégnée de la vision si singulière qu'a son personnage de l'art de la photographie – tout le contraire d'un arrêt sur image, une « intuition qui construit, habille, éparpille, offre, reprend, un regard qui invente, s'égaré, se pose, circule ».

Surgissent alors, dans les remous d'amples phrases, une agitation de textures, de parfums, de frissons et d'éclats de rire ou d'obus qu'on est d'abord bien en peine de rassembler en quelque chose de significatif. Un brouhaha de sensations parmi lequel il s'agit de patiemment frayer – jusqu'à trouver, arrimé au point final, le plan d'ensemble enfin recomposé. ■ z. c.

REGARDER, de Serge Mestre, Sabine Wespieser, 232 p., 19 €.

l'ombre de Capa où elle a été souvent reléguée, y compris par celui-ci. Puis, parce qu'il ne saurait écrire Gerda – et son souci de composer ses photographies comme des toiles, avec des détails significatifs – sans aussi « tout vérifier, tout contrôler » technique-ment, Serge Mestre renoue avec la photographie, qu'il pratiquait en amateur à l'université.

Enfin, il s'imprègne des « choses vues » par Taro. « Par exemple, je suis parvenu à retrouver aux États-Unis le fils de Fred Stein. » Stein avait hébergé Gerda Taro pendant quelques mois, et c'est dans sa salle de bains transformée en chambre noire qu'elle a été initiée à la photographie par Robert Capa. « Peter Stein a pu me donner l'adresse exacte de l'appartement familial et quelques autres clichés », se réjouit le romancier. En refaisant le chemin de Gerda Taro, « en allant où elle a vécu, en visitant les lieux qu'elle fréquentait », Serge Mestre se fixe un but. Voir – ou « regarder, ce mot si riche, très polysémique, qui fournit son titre au roman » – tout ce que la photographie a vu. Et plus encore: « Imaginer ce qu'elle a voulu y voir. » C'est là, pour lui, que s'arrête l'histoire et commence la littérature. ■

Les éditions
persée
recherchent
de nouveaux
auteurs

Envoyez vos manuscrits
Editions Persée
29 rue de Bassano 75008 Paris
Tél. 01 47 23 52 88
www.editions-persée.fr